

A woman with blonde hair and bangs is looking out of a window, looking upwards and to the left. She is wearing a dark jacket and holding a folder. The background is a blurred view of a city street.

# À perte de vues

VIEW FROM MY WINDOW

*L'idée qui a connecté le monde et m'a déconnectée du monde*

BARBARA DURIAU

# Now

16 MAR 20



|||| |

|||| |

|||| |



Coucher de soleil sur Alcatraz.

Sébastien Descamps | San Francisco, Californie | États-Unis | 22 avril 2020 | 20h00

À perte  
de vues



## JE TOUCHE LES ÉTOILES

*Mai 2020*

Depuis quelques semaines, une de mes plus grandes craintes ressurgit et m'empêche de dormir. Et si un pirate s'attaquait au groupe et qu'à mon réveil, tout avait disparu ? Je veux à tout prix laisser une empreinte de cette communauté.

Le projet de livre qui me trotte en tête depuis le début prend tout son sens. Le jour où VFMW fermera définitivement ses portes, il restera un témoignage écrit de ce que le Covid a apporté de bon, en nous prouvant que l'humanité peut encore porter dignement son nom !

Je me lance début mai, impatiente de retrouver la création et de sortir un peu de la gestion quotidienne du groupe. Je tiens à ce que le livre sorte cette année encore, pendant « l'année Covid ». Dans ma tête, il est déjà terminé. Un « beau livre » comme on les appelle, un objet en soi, qui trouvera sa place sur les tables de salon aux quatre coins du monde. Dès les premiers jours de vie du groupe, j'ai sauvegardé les photos qui me parlaient le plus, que ce soit pour leur esthétique, leur côté décalé, leur banalité ou simplement pour l'histoire qu'elles racontent. Bref, celles qui ont ce « petit quelque chose ». Je les ai classées par thèmes, rangées dans

des tiroirs qu'il me suffira d'ouvrir pour démarrer.

En tant que graphiste, j'ai réalisé des flyers et des magazines, mais je n'ai jamais mis un pied dans le monde de l'édition en tant que tel. C'est un univers à part, qui me semble pointu et complexe.

Je dois commencer par me poser les questions essentielles : m'autoéditer ou passer par un éditeur ? Combien d'exemplaires imprimer ? Combien de pages ? Combien de photos ? Quel type de papier ? Une seule chose ne fait pas l'ombre d'un doute : le titre ! *View from my window*. Je me félicite de mon flair marketing !

Avec ces deux petites ailes qui ont poussé sur mes épaules, je me sens invincible et prête à tout. J'ai bien envie de rester maîtresse du projet et de conserver mon indépendance créative en prenant en charge la publication. Seul bémol, et pas des moindres : les fonds !

Passer par un éditeur couvrirait tous les frais et m'apporterait visibilité et légitimité auprès des lecteurs, des médias et des librairies, du moins en Belgique. Une option clairement plus facile et plus confortable, mais nettement moins rentable, car je ne toucherais que des royalties.

J'hésite. La seule chose dont je suis certaine, c'est que je refuse catégoriquement de passer par Amazon. Je veux soutenir les librairies, ce commerce local qui est en train de déguster à cause de la crise.

Le financement participatif, voilà une autre piste ! Un crowdfunding pourrait être LA solution pour m'autopublier. Et puis, une autre idée vient s'ajouter : pourquoi pas un partenariat avec Facebook ? Pour moi, que Facebook accepte d'investir dans un projet qui redore son blason, ça coule de source. Reste à voir si nous sommes connectés à la même source. Daniel, mon contact chez FB, me met en relation avec une certaine Carolina A., basée à Londres et responsable de la communication pour les initiatives communautaires en Europe, au Moyen-Orient et en Afrique. Sa réaction est extrêmement positive et enthousiaste ! Top ! Je reconsidère mon divorce avec Facebook et me rabiboche avec la plateforme.

La chasse aux éditeurs est maintenant lancée : Carolina se met en relation avec Penguin, Hachette, les Éditions les Arènes. De mon côté, grâce à Moulinsart, je suis en contact avec Gallimard, qui semble intéressé par le sujet. Malheureusement, le timing est catastrophique : plusieurs sorties littéraires ont été annulées à cause de la pandémie, et ils ne peuvent se permettre de prendre en charge un nouveau projet.

Le temps passe. Sans nouvelles de Carolina, j'anticipe et reprends la piste du crowdfunding. Si, avec plus de 2 millions de membres, je ne parviens pas à récolter les fonds, alors je douterai de tout. Je fais mes petits calculs : admettons que seulement 10 % des membres contribuent à hauteur de 5 euros, cela m'amène à un million d'euros... et des rêves plein la tête.

Grande impatiente et optimiste invétérée, je me laisse emporter. Ce n'est que plus tard que je réaliserai que si, parfois, je me sens l'âme d'une Super Woman, je ne suis pas une Business Woman.

Après avoir passé en revue Kickstarter, Ulule, GoFundMe et KissKiss-BankBank, je choisis la plateforme Kickstarter, la plus orientée vers les projets artistiques. Qui plus est, elle est américaine, comme la moitié des membres, ce qui devrait aider.

Le processus est simple : il suffit de leur soumettre un dossier complet présentant le projet et d'attendre leur réponse. Le dossier doit inclure une campagne de promotion, les diverses contreparties et, bien sûr, le montant à atteindre. C'est là que les choses se compliquent. Je dois être à la fois réaliste et visionnaire.

Après avoir décomposé certains coûts comme l'impression et la production des contreparties, j'y vais à la grosse louche et fixe le montant à 70 000 euros. Si la somme est dépassée, les fonds supplémentaires permettront d'améliorer la qualité du livre, de couvrir les frais imprévus et de financer une future exposition (dont je n'ai pas la moindre idée du coût). Et surtout, ils viendront renflouer mon compte en banque qui commence à crier famine, après neuf mois de bénévolat.

Il y a un pitch et une vidéo de campagne à préparer. Suzi, qui a un peu d'expérience derrière la caméra, filmera avec son iPhone dans un décor bien planté, mon quartier. Prinseneiland – l'île aux Princes – vit au rythme des canaux et des poules d'eau, loin du tourisme. Avec ses maisons traditionnelles du 17<sup>e</sup> siècle, ses rues pavées et un petit pont blanc, d'où les enfants sautent en été dans une ambiance à la *Stand by Me*, c'est mon paradis perdu à cinq minutes à vélo du centre d'Amsterdam.

J'enfile ma veste bleue à bandes jaunes, façon *Kill Bill*. C'est parti. Je commence, je bafouille, je recommence, on rigole, je m'améliore. Le résultat final n'est pas parfait, mais ce sera suffisant. Le petit film, après être passé entre les mains d'Ingrid, mon amie monteuse, est prêt à être diffusé. Son titre : « *View from my window – Life after Facebook* ».

Et si ça ne marchait pas ? Si personne n'en avait rien à foutre d'une seconde vie pour le groupe, d'un bouquin et encore moins d'une expo ? C'est un peu la roulette russe : si l'objectif n'est pas atteint, les contributeurs récupéreront leur mise, et moi, je pourrai retourner à mes *poffertjes*. Mais je n'y pense pas. Mon optimisme me porte, mon énergie déborde, je saute dans l'aventure. On verra plus tard.





13 mai

« **Your project, “View from my window – Life after Facebook”, has been accepted !** »

Deadline : 13 juin.

J'ai un mois pour récolter la précieuse monnaie !



La campagne est lancée, c'est le moment de l'annoncer au groupe, en ajoutant que je m'engage à reverser une partie des bénéfices à une œuvre caritative. J'opte pour la Croix-Rouge, qui me semble assez neutre et universelle. Comme c'est le cas pour chaque publication importante, je suis scotchée devant mon ordinateur, le cœur battant, à attendre les réactions. Les premières arrivent si vite que je me demande une fois encore si certains ont vraiment pris le temps de lire.

« Vous allez utiliser ma photo pour vous faire de l'argent. »

Les haters à l'affût bondissent !

Les Australiens, quant à eux, désapprouvent mon choix, critiquant la Croix-Rouge qui n'aurait pas fait son boulot correctement lors des incendies ravageurs en début d'année. J'aimerais contenter tout le monde, mais avec un tel panel de cultures, de convictions et de vécus personnels, c'est impossible. Je décide néanmoins de changer d'organisation et choisis l'Unicef.

Face à ces reproches, j'éprouve le besoin d'écrire une sorte de lettre ouverte « *Je n'étais pas préparée* » dans laquelle j'exprime ce que je ressens, tout ce à quoi je fais face. Tout va si vite, trop vite, trop loin. Un petit coup de gueule qui fait un bien fou. Les réactions sont incroyables et me reboostent. Me voilà maintenant entourée d'une armée de gardes du corps virtuels !



*Ding-Ding-Ding-Ding-Ding.*

Kickstarter s'emballe! Les notifications de versements tombent en rafale sur mon application et me donnent l'impression d'être au casino derrière une machine à sous. Aucun doute, ma lettre ouverte y est pour quelque chose. C'est excitant, mais ça me procure également un drôle de sentiment, une sorte d'illégitimité à recevoir de l'argent de personnes que je ne connais pas.

Bon, peu importe, je suis maintenant à 40 000 euros sur 70 000. Ça avance, il me reste une quinzaine de jours pour atteindre mon but. Si je n'y arrive pas, tout tombera à l'eau : pas de livre, pas d'exposition nomade, et le rêve s'éteindra.

**KICKSTARTER**

**CONGRATULATIONS!**

You did it. You and 3,197 backers are making this happen.

**3,197** backers **€138,501** pledged **Jun 13, 2020** funded

Feel free to laugh, dance, smile, pump a fist in the air, or all four at once.

YESSSS! Et le montant est doublé. Hallucinant!

Envie de connaître la suite ?

**Le livre est dès maintenant disponible en prévente.**

[ici](#)